

**Paola Pigani, *Venus d'ailleurs***

Paris, Liana Levi, 2015, 171 p., 17 €

**Mustapha Harzoune**

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3685>

DOI : [10.4000/hommesmigrations.3685](https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3685)

ISSN : 2262-3353

**Éditeur**

Musée national de l'histoire de l'immigration

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 avril 2016

Pagination : 181-182

ISBN : 978-2-919040-35-3

ISSN : 1142-852X

**Référence électronique**

Mustapha Harzoune, « Paola Pigani, *Venus d'ailleurs* », *Hommes & migrations* [En ligne], 1314 | 2016, mis en ligne le 19 septembre 2016, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3685> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/hommesmigrations.3685>

---

Tous droits réservés

immigrée vont se croiser. Lorsque Roxy se sentira flouée par ses employeurs, sa culpabilité se transformera en rage. Alors, dans une scène qui rappelle le personnage de Nino Garofalo dans

*Pain et chocolat* (1974), "elle raccrochait son costume d'immigrée méritante et redevenait elle-même". Car il faut bien que les masques tombent.

M.H.

### Paola Pigani *Venus d'ailleurs*

Paris, Liana Levi, 2015,  
171 pages, 17 €.

1999, Mirko et Simona, le frère et la sœur, débarquent à Lyon, en demandeurs d'asile attirés par la lumière du triptyque républicain. Ils ont fuit la guerre et les persécutions en Albanie. Comme tous les exilés, ils portent le poids des abandons et de la culpabilité. Partir c'est aussi "trahir les siens". Très vite, ils se débrouillent. S'activent. Chacun avec ses fantômes. Mirko travaille sur un chantier, Babel de l'humanité en bleu de travail. Simona est employée dans un magasin discount. Si la sœur se projette avec frénésie dans l'avenir, le frère reste hanté par le souvenir de son neveu, et par son frère qui a rejoint les rangs de l'UCK. "Moi, je me regarde dans le miroir de la France et je me trouve jolie" dit Simona, quand Mirko s'aventure dans les "zones" tristes et reculées de la ville. Il bombe sa solitude à coup de graffs, "comme des cris qui tiennent [sur] les murs écaillés". La friche des graffeurs et muralistes, usines désaffectées et murs à l'abandon, c'est la galerie à ciel ouvert où se figent des mondes dis-

parus, défaits, celui de l'exilé, celui des ouvriers. Simona avance ; et vite. Cache ses souvenirs, dissimule sa tristesse dans une langue qu'elle seule comprend. Mirko, lui, disloqué, traîne. Pourtant, magie de l'art, de la littérature et de l'amour, il reste sensible au monde qui l'entoure. Chez Pierre, il rêve devant un atlas. Le libraire lui offre un Prévert, un Cendrars, lui parle de René Leynaud. La poésie comme ouverture à soi et aux autres. Il rencontre Agathe qui, dans une formule shakespearienne, se veut rassurante : "Si je te mords, tu as mal, tu cries. C'est la preuve que tu es vivant. LA PREUVE." Quand pour Mirko, cette preuve est dans cet amour qui, "le temps d'une étreinte fait oublier l'hiver, les étrangers, la France, l'Albanie, le Kosovo...". *Venus d'ailleurs* n'assène pas de réponses bien ficelées aux questions du moment, mais offre – beauté et hauteur de la littérature – de saisir la part humaine, l'imprévu, de réinventer et pourquoi pas de transfigurer le réel. Cette littérature ne cherche pas à changer le monde. Juste à enrichir les perceptions, élargir les regards, raconter les interstices du monde et sa part rêvée. Elle lave les bouches et les âmes de ce goût de cendres laissé par les mots des phraseurs télévisuels adeptes du chiffre-roi, des bréviaires et des vade-mecum. Paola Pigani raconte

sans posture. En douceur, elle façonne, image après image, le tout composite, contrasté de l'exil. Elle n'évite pas les sujets difficiles comme ce passage sur les Roms ou celui sur la concurrence des misères. Malgré les peurs et les ressentiments, il doit rester la solidarité des humbles. Qui plus est à Lyon, l'autre personnage du récit, où sont nées nombre d'associations de solidarité.

Paola Pigani multiplie les registres du langage, joue avec les prononciations et les malentendus. Les temps et la conjugaison traduisent les tempéraments. Les mots forment une ligne tendue vers l'intime. Comme ce *"revenir"* qui chez Mirko *"restera un caillou dans son estomac. Un mot sans repos qui ne le laissera jamais en paix."*

M. H.

**Jacqueline  
Maria Hagan, Ruben  
Hernandez-Leon,  
Jean-Luc Demonsant**  
*Skills of the  
"unskilled", work  
and mobility among  
Mexican migrants*

Berkeley, University  
of California Press, 2015,  
300 pages, \$29.95.

Voici un minutieux travail empirique, accompagné de critiques théoriques et d'innovations méthodologiques, qui va attirer l'attention des sociologues des migrations, mais aussi des économistes et des sociologues du travail. Empiriquement, *Skills of the unskilled* montre que la migration est une séquence d'acquisition de compétences essentielles au travail qui se déroule tout au long du circuit migratoire. Dès leur enfance, les travailleurs apprennent de nombreux savoir faire dans les milieux familiaux et de travail au Mexique. Certes, il s'agit de compétences techniques (dans l'agriculture, la construction, la production de chaussures, la coction d'aliments, l'éle-

vage, la réparation de voitures et autres machines, etc.), mais aussi communicationnelles, de création, de capacité décisionnelle, de gestion de la fatigue, etc. Une fois arrivés sur le marché de travail américain, ces travailleurs migrants valorisent les compétences acquises dans les secteurs de l'économie où les migrants mexicains faiblement scolarisés sont employés : construction, services, manufacture, agriculture, etc. De retour au Mexique, certains deviennent même de petits entrepreneurs. Le livre montre que la trajectoire migratoire est un itinéraire permanent d'acquisitions, de valorisations et de transferts de compétences.

Avec les données collectées en Caroline du Nord et dans l'État de Guanajuato (2007-2010) les auteurs parviennent à défier la dichotomie dominante en économie et en sociologie du travail : travaux qualifiés, d'un côté, travaux non qualifiés, de l'autre. Les auteurs soutiennent : *"Toutes les formes de travail impliquent une certaine forme de compétences ... il n'y a pas d'emplois non qualifiés."* Théoriquement, les auteurs mettent en cause la définition du